

voyait qu'elle aurait à passer, de se cacher la nuit dans un bois voisin pour la surprendre, et même de lui envoyer publiquement son tambour pour l'inviter à aller le trouver. Cet indigne commandant, voyant que, par l'arrivée des troupes, dont les farines s'étaient gâtées en mer, les deux moulins de Villemarie, les seuls qu'il y eût alors, pouvaient difficilement moulinier assez de grains pour suffire tout à la fois aux soldats et aux habitants, osa bien, pour venir à bout de ses fins, profiter du besoin extrême où se trouvait alors cette jeune femme, et la réduire à manquer elle-même de farine, si elle s'obstinait davantage à se refuser à ses iniques désirs. Ce triste dénoûment jeta Jaudoin dans un si violent excès de désespoir, que, s'étant d'abord séparé d'avec elle et étant ensuite allé en guerre dans l'expédition contre les Iroquois, il avait formé le dessein de désertir l'armée et de se donner à l'ennemi ; ce qu'il eût fait, dit-il lui-même dans sa déclaration, *si Dieu ne l'eût mieux conseillé*. Il revint en effet à Villemarie ; et comme il avait une affection sincère pour sa femme, et qu'il savait tous les combats violents qu'elle avait eus à soutenir, il se remit avec elle, et ils furent depuis très-unis. Enfin, par d'autres semblables actes, La Frédière s'était fait à lui-même, dans son séjour à Villemarie, une telle réputation d'infamie et de brutalité, que non-seulement les femmes l'évitaient et le fuyaient avec horreur, mais que les hommes eux-mêmes le redoutaient comme un tyran de qui ils avaient tout à craindre. Le trait suivant achèvera de faire connaître le caractère de ce méchant homme, si indigne du rang qu'il occupait dans la colonie.

## VI.

## Conduite injuste et brutale de la Frédière envers Demers.

Vers le milieu ou à la fin de juillet de la même année 1666, l'un des colons dont nous avons parlé plusieurs fois, André Demers, alors âgé de trente-cinq ans, piochait sur sa terre, proche de la ville, lorsqu'il aperçut un chasseur qui passait fort brusquement au travers de son blé. Ne pouvant voir patiemment fouler son champ de la sorte, et voulant engager ce chasseur à prendre plus de précaution : *Tout beau, lui cria-t-il, tout beau ; c'est-à-dire, doucement, arrêtez*. Et comme l'autre, qui allait ramasser alors quelque gibier tué par lui, marchait toujours du même pas, Demers ajouta : *Faut-il donc perdre ainsi le blé d'un pauvre homme ? Si je connaissais celui qui vient de passer, je m'en irais à la plainte*. Le chasseur, continuant son chemin, lui dit d'abord : *Et où iriez-vous à la plainte ?* Puis, revenant au milieu du blé, il appelle Demers, qui s'approche de lui avec sa pioche à la main, sans le connaître encore : *Tu es un coquin*, lui dit le chasseur d'un ton de colère ; *je te donnerai cent coups de bâton*. Demers, voyant qu'au dommage que l'autre lui faisait il ajoutait encore les insultes et les menaces, lui répartit : *Les coquins sont au coin de votre feu, les coups de bâton sont pour vos chiens*. Irrité de cette réplique, le chasseur s'appr-